

Le rideau vient de s'ouvrir.

La vieille femme regarde le spectacle. Ses yeux se posent sur le parterre. Une mélodie, venue d'elle ne sait où, résonne à ses oreilles.

L'aurore salue les bois qu'elle entoure de ses bras.

Le vent chuchote dans les feuilles.

Les campanules violettes semblent tintinnabuler.

Les fleurs entament leur danse aérienne. Des boules blanches de pissenlits se dispersent au vent.

Les feuilles flamboyantes dans leur habit de lumière se détachent, virevoltent un instant avant de s'incliner sur le sol.

Les bouleaux balancent leurs branches au gré de l'air.

Des tiges longilignes s'entrelacent dans un pas-de-deux sensuel, exécutent des arabesques et se prosternent dans une révérence gracieuse.

Les flocons tourbillonnants font des pirouettes. Le corps de ballet fait place aux solistes.

La robe rouge du coquelicot frémit. La première danseuse accomplit ses déboulés.

Un rai de lumière se met à jouer avec les nuages. La danseuse étoile vient de faire son apparition. Si éblouissante que la vieille dame en a les larmes aux yeux.

L'orage gronde dans un roulement de tambours.

La pluie fouette les carreaux en un tonnerre d'applaudissements.

Sur le sol repose une rose, récompensant la performance des artistes une fois le ballet terminé.

La vieille dame fait un pas en arrière, elle est de retour dans sa chambre grise. Le spectacle s'éloigne comme un rêve qui se dissout dans le brouillard du temps.

*Paris, automne 2005.*

Sur le mur, à hauteur des yeux, une carte postale aux couleurs passées se distinguait des autres. C'était une église mais on devinait aisément qu'elle ne se trouvait pas à Paris ni, sans doute, en France. C'était coloré, avec des bulbes dorés, un peu exubérant pour un lieu de culte. Ceux qui avaient remarqué cette carte connaissaient rarement le nom de l'église mais savaient vaguement où elle était située, imaginant un lien avec le pays d'origine de celle qui l'avait collée. Pays dont elle parlait peu d'ailleurs. Même quand on lui posait des questions, elle restait évasive, alors elles étaient devenues de plus en plus rares. Au début, la curiosité, l'admiration ou la critique étaient de mise. Puis face à sa retenue, la discrétion avait fini par s'imposer. Elle s'était dit qu'elle avait fini par trouver sa place.

À son arrivée, tout l'émerveillait. Et puis un jour, chaque bâtiment, chaque monument avait fini par faire partie de son quotidien. Et ce, bien plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé. Il y avait déjà bien longtemps qu'elle n'était plus tout à fait une étrangère dans cette ville.

Sortant de ses pensées, Lilia constata l'ampleur de la tâche. Le sol de son bureau était recouvert de feuilles noircies de mots. Des tiroirs vomissaient des vieilles unes de journaux et des feuilles de brouillon de toutes les couleurs. Sur la table de travail, des dictionnaires ouverts servaient de sous-main.

Le pourtour de l'écran d'ordinateur était recouvert de pense-bêtes griffonnés de diverses listes, de citations, de lieux et d'heures de rendez-vous. Même les murs n'avaient plus une seule place libre : un plan de Paris et un autre du métro, une affiche de la tour Eiffel et de nombreuses cartes postales de coins connus et moins connus de Paris, un grand nombre de monuments auxquels les Parisiens ne prêtaient plus vraiment attention. Elle-même avait aussi fini par s'y habituer.

Au milieu de tout ce désordre, parmi ses propres petits papiers roses, Lilia en découvrit un bleu indiquant de rappeler Jérémie à son hôtel.

Jérémie était un ami et aussi un confrère photographe. Elle savait qu'il n'était pas en France en ce moment mais elle n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Il était toujours dans un coin ou un autre du monde.

Avant de se lancer dans le rangement de son bureau, l'envie lui prit de téléphoner à sa mère. Elle composa l'indicatif du pays puis celui de la ville mais raccrocha avant même que la sonnerie ne retentisse.

À la fin de la journée, son bureau était rangé. Selon ses critères : elle s'était contentée de faire des piles avec ses notes et de les pousser dans un coin. Tout pouvait toujours resservir alors autant l'avoir à portée de main. À la fin de l'écriture de chaque article, elle agissait ainsi, ce qui expliquait les différents tas autour de la pièce. Néanmoins, elle glissait chaque paquet de feuilles dans une chemise cartonnée de couleurs différentes, se donnant l'illusion que tout était ordonné.

Dehors, elle s'engouffra dans une bouche de métro.

Droit devant, sans jamais s'arrêter. On ne savait pas ce qui pouvait arriver. Ne surtout pas s'arrêter pour ne pas gêner la marche de ces automates stressés qui rentraient chez eux sans penser à rien. Elle monta dans une voiture. Parfois, lorsque la rame surgissait à l'air libre, elle apercevait la Seine argentée sous le soleil d'automne et les bateaux qui y glissaient. Tous les matins et tous les soirs, depuis plus de quinze ans, à la station Bir Hakeim, elle voyait la Tour Eiffel et ne s'en était jamais lassée.

Évitant soigneusement de se cogner dans les anonymes qui remontaient les couloirs à contresens, elle descendit loin du centre-ville et emprunta une large avenue.

En arrivant chez elle, elle se prépara un thé vert : deux théières. Dans l'une, elle faisait macérer le thé jusqu'à obtenir une infusion forte et amère, *zavarka* et dans l'autre seulement de l'eau brûlante, *kipyatok*. Elle avait perdu beaucoup d'habitudes mais la préparation du thé « à la russe » lui était restée.

Au courrier, elle avait trouvé une grande enveloppe. À la vue du timbre, son cœur s'était serré. Elle avait tourné et retourné l'enveloppe dans tous les sens et, un peu surprise, avait identifié l'écriture comme étant celle de Jérémy. En soupesant et manipulant le paquet, elle avait deviné ce que contenait l'enveloppe mais n'avait pas pris la peine de l'ouvrir tout de suite. Elle était tout de même intéressée par ces deux messages de Jérémy en si peu de temps. Ce qui l'intriguait davantage encore c'était la provenance du paquet.

Le thé préparé, elle s'éroula sur une chaise de la cuisine et regarda le décor qui l'entourait. Pierre, son compagnon, et elle, avaient un joli petit appartement au premier étage d'un immeuble datant des années cinquante. Il était juste

assez grand pour eux. Il n'y avait pas de place perdue. Tous les recoins étaient utilisés, toutes les étagères débordaient de livres de littérature française et de cuisine. Pendant un temps, ils avaient envisagé de déménager mais ils ne s'étaient jamais décidés.

L'enveloppe était posée sur la table, elle la tenait entre ses mains, hésitant encore à l'ouvrir. Puis Pierre rentra. Depuis quelque temps ils parlaient peu. Ils n'avaient plus que des sujets superficiels de conversation. Ce n'était pas comme s'ils avaient épuisé tous les autres thèmes, mais plutôt comme si la parole était devenue inutile et que, quel que soit le débat, ils connaissaient déjà l'avis de l'autre avant même d'énoncer la moindre idée. Alors ils renonçaient à parler. L'un comme l'autre se sentait attristé par cette situation mais ni l'un ni l'autre n'avait trouvé le courage d'en parler et peu à peu était venu l'enlissement.

Dans la soirée, le téléphone sonna. C'était Jérémie. Il ne laissa même pas le temps à Lilia de s'excuser de ne pas l'avoir appelé. Il était si exalté, si enchanté et il manquait de superlatifs pour décrire cette ville.

– Mais enfin où es-tu ? finit-elle par demander, même si elle connaissait en partie la réponse.

– Je suis à Saint-Pétersbourg !

Il le lui avait annoncé d'un ton solennel mais cela n'avait pas produit l'effet escompté. Elle ne put s'empêcher de sourire en repensant à cette ville qu'elle avait si bien connue mais qui apparemment ne ressemblait plus vraiment à ses souvenirs.

– En fait, je t'appelle parce que j'ai besoin de toi, poursuivit Jérémie

– Mais qu'est ce que je pourrais bien te dire, je ne connais pas la ville dont tu me parles, objecta-t-elle tristement.

– Mais écoute-moi d’abord ! Je pense que j’ai quelque chose qui pourrait t’intéresser. Je suis en reportage et je pense que je suis tombé sur une histoire insensée... Tu te souviens de ce soldat hongrois qui était resté plus de cinquante ans dans un hospice russe...

Lilia marmonna un vague oui. Elle se souvenait partiellement de cette histoire.

– Eh bien figure-toi, que je suis tombé sur un cas similaire ici, poursuivit JérémY. Il y a quelques jours, à mon hôtel j’ai rencontré un psychiatre français qui est venu pour une rencontre internationale. Il devait visiter un asile et par curiosité je l’ai accompagné.

JérémY reprit son souffle puis poursuivit :

– Parmi les patientes, il a découvert une vieille femme qui, elle aussi, est là depuis plus de cinquante ans. Cinquante ans, tu imagines. C’était déjà quelque chose en soi. Mais le plus incroyable, c’est qu’elle serait française ! Elle est dans cet hospice depuis cinquante ans et elle ne parle pas un mot de russe...

JérémY attendit en vain un commentaire de Lilia :

– Ce n’est pas une histoire qui mérite qu’on y regarde de plus près ?

– Oui en effet, finit-elle par répondre d’un ton dubitatif, mais pourquoi ne te lances-tu pas dans l’investigation à ton tour ? Après tout, depuis le temps que tu nous observes, tu devrais être capable de...

– Moi je prends des photos, l’interrompit-il. Les mots, ce n’est pas du tout mon truc. Je préfère les images. Mais j’ai tout de suite pensé à toi pour raconter cette histoire.

– À moi ? Et pourquoi ?

– Je ne sais pas trop... c’est une Française en Russie, tu es

une Russe en France... Bien sûr, ça n'a rien à voir mais... je ne sais pas...

Lilia se mordilla les lèvres.

– Il faut que je réfléchisse, je te rappelle...

– Fais vite quand même. Au fait, tu as reçu les photos ? Ça ne t'a pas donné envie de venir voir ce que c'est devenu ?

Le téléphone raccroché, Lilia soupira. Elle raconta sa conversation à Pierre :

– Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda-t-elle

– Je ne peux pas faire ce choix à ta place, c'est toi qui vois mais peut-être que... ce serait bien, non ?

Il n'avait pas besoin de le dire clairement, elle avait compris le sous-entendu. Il avait sans doute raison. Ce pourrait être une bonne chose pour eux cette séparation. Elle pourrait enfin faire face à ses interrogations, à ses doutes. Certes, elle y avait déjà maintes fois réfléchi mais elle n'avait jamais vraiment cherché à s'attarder. Les conclusions qu'elle devinait lui faisaient peur.

Elle alla chercher l'enveloppe, l'ouvrit, espérant y trouver une solution évidente à son dilemme.

Son cœur se serra. Des petites ruelles, des cours d'immeubles, ces églises magnifiques, ces palais colorés, ces coupoles dorées. C'était beau quand même... Elle avait du mal à savoir si elle trouvait ces clichés beaux parce que Jérémy avait su mettre en valeur les lieux, les monuments, les bâtiments ou si elle les trouvait beaux simplement parce qu'ils représentaient quelque chose, ils faisaient partie d'elle. Malgré tout. Elle sourit du clin d'œil que lui envoyait son collègue : elle tenait entre ses doigts la même image que celle collée dans son bureau. Mais les couleurs étaient plus éclatantes, plus lumineuses. Le soleil d'automne, même si on ne le voyait pas, transperçait le gris

des nuages, auréolant la cathédrale d'un cercle doré. Elle fit défiler plusieurs fois les photos devant ses yeux puis les posa à côté d'elle et n'y pensa plus. Du moins, elle essaya mais l'idée d'un retour au pays s'immisça en elle imperceptiblement.

Un soir, quelques jours plus tard, Lilia reprit les photos de Jérémy, laissant vagabonder son esprit. Elle ne les regardait plus tout à fait quand soudain... Plus une seule hésitation. Elle décrocha le téléphone et composa un numéro. Sans réfléchir, en russe, elle demanda la chambre de Jérémy. Pierre, qui était assis à côté d'elle sur le canapé, fut tellement surpris de l'entendre s'exprimer dans cette langue, qu'il éteignit la télévision et se tourna vers elle, ouvrant ses grands yeux bruns.

– Je viens... déclara-t-elle d'un ton décisif, laisse-moi juste le temps de m'organiser.

Avant son départ, Lilia demanda à David Germet, le rédacteur en chef du journal où elle travaillait, si elle pouvait prendre des congés sans solde. Il râla par pure forme – il était français après tout! – puis il accepta quand Lilia évoqua, sans donner de détails, la possibilité d'un article. Il lui demanda si elle avait des ennuis, ce qu'elle nia. Il n'insista pas, sachant combien Lilia pouvait parfois être mystérieuse.

Attendant la réalisation des diverses formalités, plus ou moins lourdes, Lilia passa beaucoup de temps à errer dans les rues de Paris. Elle marchait, sans réellement voir les choses, se laissant simplement imprégner par le ronronnement bruyant des boulevards, le souffle des feuilles dans les jardins du Luxembourg, l'odeur de l'humidité le long des quais de la Seine. Ses pensées se bouscuaient, se mélangeaient. Traversant un marché aux fleurs place de la Madeleine, elle



se rappela l'animation de la place de la Paix et du marché kolkhozien d'Octobre ou marché aux Foins, le passage du Panorama du boulevard Montmartre se confondit avec les grouillantes arcades de Gostiny Dvor, le visage de Pierre le Grand s'immisça dans celui de Simon Bolivar.

Elle acheta un guide touristique sur Saint-Pétersbourg et s'aperçut que certains noms avaient changé. Il était vrai que Leningrad avait retrouvé son ancienne appellation, pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour les rues? Elle feuilleta rapidement le guide puis le rangea dans un tiroir. Arrêter de penser et partir à l'aventure. Ce n'était pas si compliqué, elle l'avait déjà fait et cela lui avait posé moins de problèmes, du moins au début. Elle regarda aussi la météo: 6 °C, nuageux. De la neige était déjà prévue dans une semaine.

Le jour du départ, Pierre l'emmena à l'aéroport. Ils ne parlèrent pas. À un feu rouge, il jeta un coup d'œil vers Lilia qui regardait par la fenêtre. Elle était déjà plus ou moins partie. Au moment où la voiture redémarra, elle se tourna, tendit le bras vers lui et caressa doucement son visage. Sans quitter la route des yeux, Pierre esquissa un faible sourire inquiet.

À l'aéroport, ils étaient toujours silencieux. Mais au moment de se séparer, Pierre se mit à parler. En russe. Lilia en fut un peu abasourdie.

– Prends soin de toi...

Elle s'éloigna d'un pas lent vers la salle d'embarquement. Elle voulut se retourner mais se retint, de peur de s'apercevoir que Pierre était déjà parti.

Dans l'avion, elle était assise à côté d'une femme qui aurait pu être sa mère. Elle sourit à la pensée qu'elle allait sans doute la revoir et que la vieille femme en serait bien surprise.

Elle pleurerait bruyamment en la serrant jusqu'à l'étouffer, ouvrirait la fenêtre et crierait à qui voudrait l'entendre que sa fille était revenue. C'était ce qu'elle faisait à la fin de chaque été lorsque son frère, sa sœur et elle revenaient de camp de vacances. Puis elle préparerait du thé en chantant et lui demanderait comment se passe la vie à Paris. Le lendemain, elle mettrait son gros manteau, son bonnet et ses gants puis irait s'asseoir sur un banc dans le square et raconterait à ses copines tout ce que Lilia lui aurait dit. Ou alors elle ne dirait rien, ne pleurerait pas, lui parlerait comme si elle était partie la veille. Finalement elle n'avait absolument aucune idée de la manière dont sa mère réagirait. Elle avait encore essayé de lui téléphoner avant son départ. Mais ce fut comme à chaque fois. Lorsque la voix maternelle chantante se faisait entendre, la voix de Lilia se perdait et elle raccrochait après avoir laissé passer quelques secondes.

À son arrivée en France, Lilia avait voulu prévenir sa famille mais comme toujours le téléphone sonnait occupé. Il était fort probable que Marina Denissovna soit encore et toujours pendue au combiné à commérer avec son amie Ksenia Fillipovna. Puis le temps avait passé et Lilia n'avait jamais pu parler avec sa mère. Un soir pourtant, au début des années 90, on avait fini par décrocher et une voix métallique lui avait annoncé que le numéro n'était plus attribué. Pensant que la ligne était simplement en dérangement, elle avait continué à appeler régulièrement et un soir une voix masculine répondit. Des téléphones personnels avaient été installés dans les appartements de ceux qui avaient de l'argent. Lilia demanda si un téléphone avait été installé chez les Gontcharov, l'homme répondit par l'affirmative et accepta d'en donner le numéro à Lilia mais tout de même au prix d'abondantes tergiversations.

Au début, elle avait simplement voulu faire un signe mais elle n'avait pas su quoi dire. Après sa disparition, le téléphone avait pu être mis sur écoute. Qui pouvait savoir ? Elle aurait juste pu dire *je vais bien* mais elle n'était pas tout à fait certaine que c'était vrai. Ensuite avec la Pérestroïka, elle aurait sans doute pu se mettre à parler mais elle ne savait pas comment c'était vraiment là-bas. Alors elle avait toujours continué à téléphoner mais sans jamais rien dire. Lilia espérait sans trop y croire que sa mère avait compris ce signe.

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle se mordilla les lèvres pour ne pas se laisser déborder. Elle pensa à Nastia et à Volodia. Comme ils devaient avoir grandi. Nastia devait avoir vingt-huit ans et Volodia vingt-cinq. Ils n'étaient plus les enfants qu'elle avait laissés.

Elle avait pris avec elle le même sac à dos que lors de son voyage en sens inverse. Il était un peu ringard mais très pratique. En fouillant, elle retrouva une photo aux couleurs passées. Des rires enivrés de vodka. Nadia, Lara, Sacha, Ania, Vitia, Vadik et Aliocha. Le goût amer de la grisante boisson sur ses lèvres, l'odeur de l'herbe après la pluie, le bruit fracassant des voitures sur *Nevski prospekt*, la plus longue avenue de Saint-Pétersbourg, le brouillard dont sa tête était pleine... L'ivresse... La dispersion au pas de course avant l'arrivée de la milice...

D'autres photos attirèrent son attention : les quelques clichés de Jérémie glissés au dernier moment dans ses bagages. La plupart représentaient des jeunes gens, presque du même âge qu'elle, dans leurs activités quotidiennes de trentenaires pétersbourgeois d'aujourd'hui. Ils portaient les derniers vêtements à la mode, semblaient vivre au son du rock, de la techno. En fait, ils faisaient plus ou moins la même chose

que les trentenaires parisiens. La vodka n'était plus la boisson privilégiée d'après ce qu'elle pouvait voir sur les photos. D'immenses panneaux publicitaires de marques européennes et mêmes américaines ornaient les toits d'immeubles. Elle avait beau savoir que tout avait changé, un sentiment bizarre l'envahissait chaque fois qu'elle voyait tout cela.

À son arrivée à l'aéroport Poulkovo 2, Lilia retrouva Jérémy. Le passage de la douane avait presque été une formalité mais elle n'avait pas eu à ouvrir la bouche.

Ce n'était pas de cet endroit qu'elle était partie quelques années auparavant. Elle arrivait par la grande porte mais c'était par une petite trappe, un trou de souris qu'elle était partie. La fuite s'était organisée au fur et à mesure, comme un patchwork. Elle avait un objectif en tête mais pensait bien être rattrapée avant d'y arriver. À chaque nouvelle étape, elle en avait ajouté une suivante, espérant sans trop y croire qu'elle atteindrait Paris.

À la sortie de l'aéroport, elle s'arrêta, regarda les gens autour d'elle, les écouta parler. Tout de suite, elle sut, elle sentit qu'elle était en Russie. À Saint-Pétersbourg. Chez elle. Le ciel était bas et gris, la nature décharnée était prête à recevoir l'hiver. Elle comprenait sans difficulté ce qui se disait autour d'elle. Tout lui semblait naturel. Elle retint son sourire à l'intérieur. Elle avait le cœur battant, les larmes au bord des yeux. Exactement comme lorsqu'elle avait vu Paris pour la première fois. Après une profonde respiration, elle s'avança. Et Saint-Pétersbourg effaça complètement Paris. Bien plus rapidement qu'elle ne l'avait souhaité. Un soleil éclatant se reflétait sur les bâtiments colorés le long des quais de la Neva. Des vieilles enveloppées dans leurs foulards fleuris, des vieux coinçant leur cigarette

dans le trou d'une dent manquante, des jeunes pouffant de rire en se ruant vers l'entrée du métro, des enfants s'amusant de jeux en bois joliment peints. Il était trop tard pour revenir sur sa décision. Arrêter de penser et se laisser porter par les mouvements de la vie. Elle n'était finalement qu'une succession de vagues plus ou moins violentes et l'une d'elle l'avait finalement ramenée vers ce rivage dont elle s'était un jour éloignée, mais dont les lumières avaient souvent miroité au loin.

Lilia ne pouvait s'empêcher de dévorer des yeux le paysage qui l'entourait, cherchant des visages familiers. Ils l'étaient tous.

Dans la voiture, Jérémy raconta à Lilia les circonstances de son séjour en Russie. Un de ses amis l'avait embarqué dans un reportage et ils avaient traversé ensemble la Russie de Moscou à Vladivostok en train puis retour en avion jusqu'à Moscou. Ils avaient déjà fait ce voyage ensemble quinze ans plus tôt alors que le pays était en proie à l'euphorie de la découverte d'un monde nouveau et ils avaient souhaité voir comment le pays s'était transformé depuis. Jérémy n'aurait pas pu dire qu'il avait terminé son voyage s'il n'était pas allé jusqu'à Saint-Petersbourg. Laissant son ami à Moscou, il avait donc poursuivi seul sa route pour aller visiter la ville de son amie Lilia. C'était là que le hasard lui avait fait rencontrer un psychiatre français, lequel avait examiné une vieille femme et découvert qu'elle déblatérât et bredouillait non pas en russe mais en français.

– Demain, on se rendra dans cet hospice et tu verras toi-même...

Pour Lilia, ce voyage était avant tout professionnel – même si elle n'en avait rien dit à son patron – ainsi elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Mais au fond d'elle-même, elle savait

que ce n'était qu'un prétexte. Pourtant, Lilia se demandait si finalement elle avait fait le bon choix, si elle arriverait à dissocier sa vie personnelle de sa vie professionnelle. Elle ne s'était encore jamais retrouvée dans une situation où l'environnement pouvait influencer directement son travail. Elle savait parfaitement qu'elle ne pourrait pas se contenter de venir, faire son enquête et repartir comme si de rien n'était. Toutefois elle n'avait pas tout à fait réfléchi à la manière dont elle allait devoir se confronter à cette difficulté.

Jérémy se perdit un peu pour revenir vers l'hôtel alors ils longèrent la Neva, contournèrent l'Ermitage, remontèrent un bout de la perspective Nevski dans un sens puis dans l'autre pour finir par atteindre l'hôtel.

Une fois qu'elle fut installée dans sa chambre, Jérémy proposa à Lilia d'aller se promener. Un élan de curiosité la poussait à accepter mais elle se retint. Elle avait peur. Peur de l'inconnu. Après réflexion, elle se trouva stupide. Mais maintenant Jérémy était trop loin pour le rattraper. Elle acheta le journal *Novosty Petersburg* puis monta dans sa chambre où elle alluma la télévision. On entendait le bruit étouffé des voitures sur la rue. La nuit était tombée. Sur le toit d'un immeuble, un écran géant diffusait des spots publicitaires, des néons multicolores déchiraient le ciel sombre, les gens se pressaient sur le trottoir vers une bouche du métro. Elle les regardait pour voir comment ils se comportaient, s'ils avaient changé. C'était un peu comme si elle voulait se baigner après être longtemps restée au soleil. Elle voulait entrer progressivement dans la vie pétersbourgeoise parce qu'il lui semblait que si elle s'y jetait trop rapidement, son corps réagirait violemment. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'une immersion trop brutale lui causerait un choc semblable à celui qu'elle avait ressenti à son arrivée à Paris.

Elle feuilleta rapidement le journal, alluma la télévision, zappa un peu. Les infos, des clips, des reality-shows, du football... Elle éteignit, alla à la salle de bain, prit une douche. Revenant dans la chambre, elle ralluma la télévision, se mit à lire quelques articles du *Novosty Petersburg* puis elle sortit *Libération*, acheté à l'aéroport juste avant le départ. Elle passait de l'un à l'autre sans réfléchir.

Jusqu'au milieu de la nuit, elle dormit d'un sommeil sans rêve. Mais brusquement elle se réveilla. Son cœur battait fort. Une certaine agitation s'était emparée d'elle. Les lumières de la perspective se reflétaient, blafardes, sur le mur gris poussiéreux. Sa montre indiquait quatre heures vingt. Ses doigts cherchèrent l'interrupteur de la lampe de chevet. Elle se rassura en se disant qu'elle éprouvait toujours ce sentiment avant de commencer une nouvelle enquête. Là, elle savait que ce n'était pas seulement ça. Elle avait peur de se perdre.

Lilia ouvrit le rideau puis la fenêtre. La rambarde en fer était froide. Les voitures roulaient vite sur l'avenue, faisant crisser parfois les pneus, klaxonnant de temps à autre. Des jeunes gens émoustillés traversaient le boulevard en riant, en chantant, en criant.

Elle se concentra sur les directions de la rue et se promena en pensées, tentant de retrouver ses repères. En refermant la fenêtre, bien qu'il ne fasse pas chaud, Lilia était en sueur. Des rires, des voix, des cris d'exaltation se cognaient dans sa tête. Elle alla s'enfoncer profondément sous les couvertures pour tenter de les faire taire.

Adolescente, Lilia avait souvent eu envie de partir, pas forcément hors de Russie, mais de s'éloigner un peu de

l'oppression de Leningrad. Ils avaient bien une *datcha* dans les faubourgs de la ville mais elle trouvait que ce n'était pas suffisant. En fait, son rêve le plus fou était de traverser le pays, en voiture, jusqu'à la côte est. Pour elle, le bout du monde se trouvait à Vladivostok. Mais même à l'intérieur de la Russie, il n'était pas facile de voyager. Quand elle en avait parlé, Aliocha l'avait prise pour une folle, mais il était prêt à la suivre. Tout comme elle avait été prête à le suivre à Paris quand il avait évoqué cette idée. C'était leur deuxième rêve le plus fou. Contre toutes ses attentes, Lilia avait réussi à réaliser le deuxième. Seule. Elle repensa au premier lorsque, après le petit-déjeuner, elle se mit au volant d'une Lada bleu clair, parsemée de taches de rouille.

Ce matin-là, elle ne partait pas pour Vladivostok – il aurait pourtant suffi d'aller juste un peu plus à l'est, s'était-elle dit – mais se retrouver au volant d'une voiture dans la campagne russe lui avait rappelé cette envie.

Jérémy lisait la carte posée sur ses genoux, ou plutôt passait son regard dessus sans réellement la déchiffrer. Ils venaient de s'engager sur une chaussée extérieure bordée de petites maisons basses.

– On est sur la bonne route ? s'inquiéta le jeune homme au bout d'une dizaine de kilomètres.

– Hein ?! Mais j'en sais rien, c'est toi qui à la carte !

Le moment de panique passé, le silence se fit de nouveau. De temps à autre, Jérémy regardait à travers son objectif et parfois appuyait sur le déclencheur.

C'était la première fois que Lilia conduisait ici. Pour s'habituer, elle s'était d'abord laissée porter par le flot de la circulation, évitant les voitures qui doublaient par la droite, faisaient des queues de poisson, puis elle trouva la bonne allure et enfin le bon chemin.



Ils roulèrent ainsi pendant un peu plus d'une heure sur une route étrangement belle où la couleur de la terre et des gravillons de la route se confondait avec celle du ciel. La campagne respirait le calme, le vent caressait les prés verdis par de nombreux jours de pluie et de chaque côté de la route, l'horizon était bouché par une forêt sombre. Les nuages semblaient se préparer à déverser leurs premiers flocons de neige.

En regardant dans le rétroviseur, Lilia eut l'impression que la poussière soulevée par la voiture effaçait la route au fur et à mesure de leur avancée et que jamais ils ne pourraient retourner en arrière.

– C'est vraiment un endroit perdu... murmura Lilia d'un ton inquiet, qu'est-ce que je fais là franchement? Et tu crois vraiment que le directeur va répondre à nos questions, qu'on va nous laisser interroger le personnel, les patients, ou encore fouiller les dossiers d'un asile?

– Ne t'inquiète pas, j'en ai parlé avec lui. Il a l'air assez d'accord pour nous aider. Tu sais, c'est un endroit un peu particulier.

– Je serais étonnée qu'il coopère comme ça, sans rien en échange...

– Pourquoi aurait-il accepté de nous accueillir? On verra bien Lilia, tu fais ton petit tour, tu me donnes tes impressions. Si tu crois que c'est impossible, tu me le dis et on laisse tomber.

Après de longues minutes de silence, Lilia demanda si le psychiatre français serait là aussi. Mais Jérémy lui répondit qu'il devait se rendre à Moscou pour un autre colloque. Il était parti la veille. Cependant l'organisation n'avait pas pu lui programmer tous ses colloques à Saint-Petersbourg en même temps, il devait donc y repasser. Lilia le rencontrerait certainement. La jeune femme resta songeuse quelques

minutes et le silence envahit de nouveau la voiture. Lilia tourna le bouton de la radio et un vieux tube américain des années quatre-vingt jaillit des haut-parleurs puis des infos, du rock russe, quelques publicités. Elle éteignit.

– Je ne peux pas croire que je suis revenue ici pour me rendre dans un asile de fous! sourit Lilia.

– Pour moi, la Russie entière n'est qu'un asile de fous!

Lilia le regarda, faussement outrée :

– Oh! Je t'en prie! J'ai le droit de critiquer ce pays... pas toi!

Le sourire de la jeune femme s'éteignit.

– Enfin je crois... ajouta-t-elle dans un murmure. Tu sais, à une certaine époque du régime soviétique, les hôpitaux psychiatriques étaient aussi un moyen d'enfermer les dissidents, dit-elle pour relancer la conversation.

– Je sais...

– Si on n'était pas fou en y entrant, on l'était sûrement en sortant, prêt à agir pour le socialisme...

– Tu as connu des gens qui... ?

Il hésita à continuer mais Lilia avait déjà hoché la tête affirmativement.

– Mais pas des gens proches... On connaissait tous quelqu'un ou quelqu'un qui connaissait quelqu'un...

La regardant à travers son objectif, il enchaîna :

– Tu ne regrettes pas d'être partie au moment où ça commençait à changer ?

Lilia ne répondit pas tout de suite. Comme tous les autres, Jérémie avait toujours respecté son silence concernant son passé. Lilia supposa qu'étant donné le contexte, elle pouvait difficilement éluder la question :

– Les changements étaient déjà un peu perceptibles mais pas encore suffisamment nets pour que l'on sache comment

ça allait tourner. La perestroïka et la glasnost, c'est-à-dire la reconstruction économique et la transparence des débats politiques, se sont vraiment annoncées puis confirmées quelques mois après mon départ. Parfois je me dis que j'aurais dû attendre, patienter un peu. Mais je n'en pouvais plus. Je voulais voir ce qui se passait ailleurs... Quand on dit à des jeunes, même à tout le monde d'ailleurs, qu'il ne faut surtout pas aller voir ce qui se passe de l'autre côté du mur, que le monde y est mauvais, cela ne fait que susciter la curiosité. En tout cas, c'est ce qui s'est passé pour moi. Certes, ce n'était plus tout à fait la société qu'avaient connue ma grand-mère et ma mère, mais on avait toujours l'impression que l'incertitude, vers laquelle le pays s'orientait assurément, allait nous avaler tout cru, nous broyer. On ne pouvait pas savoir combien de temps cela prendrait pour s'écrouler complètement.

Le silence s'installa une nouvelle fois. Tout en fixant la route, Lilia se replongea dans ces années-là. Les heures passées à attendre devant des magasins qui finalement s'avéraient vides, le visage las de sa mère qui commençait à douter, sans le dire, de l'utilité des *letouchkas*, ces réunions au cours desquelles les ouvrières exprimaient leurs doléances, ses propres interrogations sur l'intérêt de faire une fiche de lecture sur les *Thèses d'Avril*, bien que son auteur ait su poser une question qui trottait souvent dans la tête de Lilia : *Que faire ?* Malgré tout, de nombreux moments de cette époque la rendaient nostalgique. Ces matins d'hiver où, par -20°, ils couraient en hurlant dans la cour d'école, et où rien n'aurait pu les arrêter. Elle se rappela aussi les midis où elle était l'instigatrice de mutineries à la cantine, uniquement pour défier la camarade Tamara Gregorievna. Elle l'emportait rarement mais les quelques minutes où la nourriture infâme valdinguait dans

le réfectoire, recouvrant les murs de taches multicolores, étaient tellement jouissives que cela n'avait pas d'importance. Puis Aliocha venant l'embrasser sous le préau alors qu'elle effectuait sa punition avec un zèle hypocrite. Elle aurait donné n'importe quoi pour ces moments-là.

– On est allé trop loin ! s'exclama soudain Jérémy, la faisant sursauter et revenir un peu plus de quinze ans plus tard.

Et regardant cette fois attentivement la carte, il ajouta :

– Ça doit être à quelques mètres derrière nous.

Après l'avoir raté deux fois, ils empruntèrent un chemin de terre cahoteux qui s'enfonçait entre les arbres. Un peu plus loin, une clairière s'ouvrit devant eux. Une clôture assez élevée cachait ce qui se trouvait à l'intérieur et sur le haut du mur, des bouts de verre brisés avaient été scellés. Ils franchirent un portail en fer. Enfin la voiture arriva dans une cour goudronnée face à un sombre bâtiment de béton à deux étages en forme de L. Des barreaux obstruaient toutes les fenêtres. Impossible de s'échapper estima Lilia et elle sourit en entendant Jérémy parler de « charme soviétique ».

Les deux collègues sortirent de la voiture et tandis que Jérémy se dirigeait vers l'entrée du bâtiment, Lilia regarda autour d'elle. La cour bitumée était parsemée de nids-de-poule dans lesquels poussait anarchiquement de l'herbe. On avait fait des parterres où, en cette saison, des arbustes squelettiques semblaient déjà figés par le gel. Il y avait un bâtiment principal et un peu en arrière, deux dépendances de plain-pied que Lilia n'avait pas remarquées en arrivant. Des arbres entouraient l'hospice de sorte que l'on ne pouvait rien voir des alentours et que l'on ne pouvait pas être vu, même en hiver lorsque la nature était décharnée. La nature et l'homme semblaient s'être mis d'accord pour donner à ce lieu une tristesse infinie.

Le directeur et Jérémy s'étaient déjà rencontrés quand le photographe était venu avec le groupe de psychiatres internationaux. Jérémy présenta Lilia. Le directeur l'accueillit sans cérémonie ni chaleur. Tous les trois discutèrent pendant quelques minutes avant de faire une rapide visite de l'hospice à l'attention de Lilia.

Les patients regardaient les deux étrangers, étonnés, songeurs, dubitatifs, méfiants, même s'ils avaient déjà remarqué cet individu dont l'œil droit était prolongé par cet appareil qui faisait clic-clic de temps à autre. Dans une salle du rez-de-chaussée, la télévision était allumée pour quelques spectateurs hypnotisés. Quelques hommes tenaient une conversation animée mais Lilia finit par se rendre compte que chacun se parlait à lui-même sans écouter l'autre. Quelques-uns proféraient des insultes – mais ils n'auraient su dire si ces mots leur étaient vraiment destinés – d'autres les regardaient sans dire un mot. Un homme s'approcha de Lilia et lui demanda un préservatif.

– Ce n'est pas l'heure, remarqua une infirmière en l'emmenant sous le regard ahuri de Lilia.

Les patients avaient-ils droit à une heure pour assouvir leurs pulsions sexuelles? Elle sourit en imaginant l'hospice transformé en lieu de plaisir pendant une heure afin d'aider les patients à ne pas se laisser déborder par leurs manques. L'infirmière n'avait pas dû entendre clairement la question du patient et avait répondu mécaniquement à une demande que cet homme formulait peut-être de manière régulière. La voix du directeur la rappela à la réalité.

– Cette première aile du bâtiment comporte outre les dortoirs des patients hommes, la cantine, une salle de loisirs avec la télévision, une salle du personnel et mon bureau.

Dans la seconde se trouve les dortoirs des femmes, une salle de gymnastique... Dans la première dépendance, il y a une infirmerie et les cuisines et dans la seconde, différents ateliers pour s'adonner à la menuiserie, à la couture par exemple... c'est pour les malades en... meilleure forme, dirons-nous.

Lilia se mit à prendre des notes.

– Les hommes et les femmes ne se rencontrent jamais ?

– Si, mais seulement aux heures des repas.

Des têtes s'approchèrent d'elle et regardèrent par-dessus son épaule, semblant vérifier ce qu'elle écrivait.

– Tu parles de moi ? questionna un homme plutôt jeune, j'ai tué un chat... d'une seule main ! raconta-t-il fièrement, alors bon...

Elle hésita à lui sourire et s'éloigna un peu.

À l'heure du déjeuner, le directeur les invita à partager le repas de l'équipe soignante. Les discussions étaient vives et enjouées. Elles ne concernaient surtout pas le travail. Lilia répondit volontiers aux questions sur la vie en France mais éluda les questions sur son mal du pays et le fait de ne pas voir sa famille et ses amis d'ici.

– En début d'après-midi, des ateliers commencent, expliqua le directeur, chacun peut y aller comme il le souhaite en accord avec le personnel.

Pendant plusieurs jours de suite, ils assistèrent à la vie de l'hospice, menée tant bien que mal par les infirmières, les aides-soignantes, les cuisiniers ou les animateurs des ateliers. Le directeur gérait, lui aussi comme il pouvait, l'organisation de ce petit monde. C'était un peu moins misérable que ce que Lilia avait imaginé, mais pas tellement. Le temps avait apparemment suspendu son vol au-dessus du bâtiment, en témoignait la pendule du réfectoire arrêtée sur onze heures

trois. C'était comme si l'hospice se trouvait dans une enclave temporelle, on avait le sentiment d'être passé dans une autre dimension. Le seul repère semblait être le soleil. Et lorsque celui-ci était caché dans une épaisse couche de nuages, les êtres vivants qui y étaient soumis se recroquevillaient encore davantage sur eux-mêmes, attendant sa réapparition. Quand, en plus, l'hiver, la neige venait effacer les autres repères tels que la ligne des arbres, les prés devant celle-ci et la petite ville qui se dessinait à l'horizon, l'hospice devenait un îlot perdu dans un monde de blancheur infinie.

Lilia n'avait encore interrogé personne au sujet de la patiente française. Elle avait plus ou moins espéré que son nom arriverait spontanément au cours d'une discussion mais il n'en fut rien. On parlait des patients en général mais d'aucun en particulier. Ils semblaient former un tout sans identité particulière. Il y avait des catégories: les patients, les infirmières, les aides-soignantes, les médecins. Au sein de ces catégories bien distinctes, personne ne se distinguait. Bien sûr le secret médical était soigneusement gardé mais Lilia ne cherchait pas à avoir ce genre d'informations, elle souhaitait simplement savoir comment s'organisait la vie, comment se comportaient les patients entre eux, avec le personnel. Elle s'aperçut également que parfois certains n'étaient pas réellement malades mais qu'ils avaient trouvé refuge à l'hospice suite à une crise et qu'une fois celle-ci terminée, ils étaient restés parce qu'ils n'avaient nulle part où aller. L'hospice s'était donc peu à peu transformé en une sorte de maison de retraite. Il en était ainsi d'un sympathique vieil homme avec lequel Lilia était parvenue à nouer un contact un peu plus approfondi. Un après-midi, il était venu s'asseoir à côté d'elle, l'avait longtemps regardée avec de grands yeux ronds, avant de lui demander :

– Vous m’emmenez ?

Surprise, Lilia avait secoué la tête dans un signe de dénégation empreint d’impuissance.

– Tant pis !

Il s’était éloigné traînant derrière lui une petite valise. Elle s’était lancée à sa poursuite.

– Attendez... Vous voulez aller où ?

Chez lui, là-bas dans ce petit village dont il avait oublié le nom. À vrai dire, il avait oublié beaucoup de choses. Il se souvenait seulement des champs de fleurs au printemps et des champs de flocons de neige en hiver. Il n’y avait que quelques maisons et la fille du cordonnier. Dieu seul savait où elle était aujourd’hui. Mais lui, il était fou. C’était tout. Jamais il n’aurait pu l’avoir, tout le monde disait qu’il était cinglé !

– Comment vous pourrez retrouver ce village si vous ne vous souvenez plus de son nom ?

Il avait haussé les épaules.

– Et vous, pourquoi vous êtes ici ? Qu’est-ce qui vous est arrivé ?

– Oh, non, moi je suis juste...

Il ne l’avait pas laissée terminer sa phrase.

– On dit tous ça... au début.

Lilia ne le contredit pas. Depuis, Boris Zemkin, le vieux fou, comme il aimait à s’appeler lui-même, faisait visiter à Lilia chaque couloir et devant chaque chambre, il s’arrêtait et lui expliquait le cas des patients beaucoup mieux que ne l’aurait fait un médecin, avec d’autres mots que ceux du jargon médical en tout cas. Beaucoup de chambres étaient vides et de nombreuses autres l’auraient été si tous les patients avaient été regroupés. Mais par une curieuse organisation, les patients étaient disséminés un peu partout, et, selon ce que disait Boris, s’endormaient rarement dans le lit qui leur avait été attribué.



Au fil de leurs pérégrinations, Boris Zemkin finit par amener Lilia dans l'aile des femmes. Mais chut, parce que lui, n'avait pas le droit d'être là, puisqu'il était un homme. Et sur un ton conspirateur, il lui annonça qu'ils allaient devoir être prudent. Boris Zemkin se mit donc à longer les murs, comme il l'avait peut-être vu faire dans un quelconque film d'action. Ils passèrent sans s'arrêter devant une chambre pourtant occupée. Lilia le lui fit remarquer.

– C'est l'heure du goûter... éluda-t-il, s'éloignant alors d'un pas rapide mais toujours prudent et Lilia le suivit sagement, se demandant pourquoi elle obéissait à ce vieil homme.

Avant de s'éloigner, elle nota le numéro de la chambre et comment on y arrivait.

Quelques jours plus tard, alors que Lilia errait seule dans les couloirs dépeuplés de l'aile des femmes, s'imprégnant de l'atmosphère du lieu, une mélodie lui parvint aux oreilles. Irrésistiblement attirée, elle ne fut pas longue à trouver d'où elle provenait. Une femme d'une quarantaine d'années, fichu rouge autour de la tête, était assise sur un lit, penchée, concentrée, sur un canevas. Elle avait une voix à la fois douce et forte, qui sortait du cœur, de toute la poitrine et aussi d'ailleurs, des vicissitudes de l'existence, de la beauté de la langue russe qui jamais n'avait troublé Lilia autant qu'à ce moment-là. La jeune femme connaissait la chanson. C'était une de celles qu'on est forcé d'entonner à la suite de celui qui l'a commencée et qui donne du courage pour continuer à vivre. Elle revit alors sa mère exactement dans la même position sur le sofa qui lui servait aussi de lit, chantant cet air, elle-même faisant la vaisselle dans la cuisine enchaînait puis sa sœur Nastia se joignait à elles. Pour finir Volodia s'y mettait aussi. Mais lui ne chantait que si l'on faisait semblant de ne pas l'écouter, ce qui faisait toujours sourire sa mère et ses sœurs.

Adossée à l'entrée de la chambre, Lilia n'osa pourtant pas ouvrir la bouche et laissa la mélodie flotter imperceptiblement entre ses lèvres. La femme lui fit un signe de la main auquel Lilia répondit puis s'éloigna à reculons.

Étrangement, elle se sentait plutôt bien dans cet endroit. Entre ces murs, elle avait l'impression d'être protégée, même si elle ne pouvait empêcher son esprit de faire ressurgir des souvenirs.

Perdue dans ses pensées, elle finit par arriver devant la chambre de la patiente oubliée par Boris Zemkin. La porte était juste entrebâillée et elle jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Une vieille femme était assise sur le bord d'un lit au fond de la pièce. Elle était tournée vers la fenêtre et le violent contre-jour ne laissait entrevoir que sa forme en ombre chinoise. La vieille femme était immobile et si ce n'était ses épaules qui bougeaient imperceptiblement au rythme de sa respiration, on aurait pu croire qu'elle était figée dans un dernier souffle. Pourquoi Boris Zemkin n'avait-il rien dit sur cette femme? À première vue, rien ne la distinguait d'une autre femme de son âge. Poussée par une curiosité qu'elle trouvait un peu déplacée, Lilia entra lentement. Son cœur se serrait à mesure qu'elle avançait, comme si elle avait peur de découvrir que sa première impression était justifiée et que la femme n'était plus qu'un corps inerte. Lorsque Lilia fut à sa hauteur, la vieille dame leva les yeux vers elle sans vraiment la voir. Ce regard très clair la pétrifia. De longs cheveux blancs comme neige encadraient son visage et éclairée comme elle l'était par un soleil pâle, la vieille femme ressemblait à un spectre. Lilia ne s'était pas rendu compte que sa respiration s'était accélérée. En titubant, elle se dirigea vers la porte.

– J’aurais dû me douter que vous étiez là, chuchota une voix d’homme derrière elle.

Lilia se retourna et se trouva face à Boris Zemkin qui traînait toujours sa valise avec lui.

– Vous n’avez pas le droit d’être là, fit-elle remarquer, dans un souffle.

– Je vous cherchais, mon amie ! répondit-il vivement et avec un sourire édenté.

Lilia ne put s’empêcher de sourire à son tour. Après un instant de silence, le vieil homme commença à s’éloigner.

– Vous venez ? Elle ne vous dira rien, elle ne parle plus vraiment depuis de nombreuses années. Et même quand elle parle, c’est incompréhensible ! Moi en revanche je peux vous en parler, j’ai des informations. Pas beaucoup bien sûr. Ça pourra peut-être vous aider quand même. Mais pas maintenant, c’est l’heure du goûter !

La nuit était tombée. Le souffle du vent se faisait un peu plus violent et sa force soulevait des brindilles qui s’agitaient dans la lumière des phares. Parfois à l’horizon surgissaient les lumières de quelques maisons. Lilia avait beaucoup d’imagination. Après que Jérémy lui avait parlé de cette patiente, elle avait déjà commencé à se raconter l’histoire romanesque d’une femme follement amoureuse d’un sportif soviétique venu en compétition à l’Ouest. Pour retrouver son amour perdu, elle était partie à l’assaut du pays des Soviets sans se soucier de l’indifférence des bureaucrates et autres représentants de cet État totalitaire face aux histoires d’amour passionnées. Se retrouvant confronté à cette femme éperdue d’amour mais ne parlant pas un mot de russe, le NKVD (ou KGB selon le moment où cette femme avait débarqué) n’avait

eu que faire de son sort et s'était contenté de la faire enfermer, la prenant pour une hystérique ayant besoin d'un traitement radical. Depuis lors, personne n'avait cherché à comprendre sa langue et elle avait fini par se résigner à son sort. Non cela ne fonctionnait pas: une femme aussi éprise ne se serait pas résignée à ce sort-là. Elle se serait échappée, aurait traversé des plaines enneigées, fait passer des messages de n'importe quelle manière que ce fût, c'était du moins ce que l'esprit romanesque de Lilia se plaisait à imaginer.

Malgré ses réticences à venir et son doute concernant l'intérêt de cette histoire, celle-ci n'en avait pas moins pris une certaine importance dans la tête de Lilia. Elle avait fini par y penser sans cesse. Mais en cet instant, elle était frustrée. Frustrée de ne pas avoir pu interroger davantage le vieil homme. Il avait filé d'un pas bien trop vif pour un homme de son âge et elle n'avait pas pu le retrouver.

– Qu'est-ce qui te fait croire que ce vieil homme pourrait connaître la vérité à propos de cette patiente? Si ça se trouve, il a seulement inventé cette histoire pour qu'on s'intéresse à lui. Après tout, il n'a sans doute plus toute sa tête... Et en même temps, il peut avoir vu ou entendu des choses, ajouta Jérémy après un temps de réflexion.

Lilia aussi était dubitative.

– Qu'en ont pensé les psychiatres lors de leur visite? poursuivit-elle.

Soudain Jérémy freina brutalement puis se retourna d'un mouvement vif:

– Qu'est-ce que vous faites ici?

– Vous m'emmenez? répondit une petite voix.

Lilia se tourna à son tour et découvrit le sourire édenté du vieux fou. Son regard alla successivement de Jérémy à Boris.

Elle étouffa un rire.

– Mais où voulez-vous aller ? Vous m’avez dit tout à l’heure que vous ne vous souvenez plus d’où vous venez !

– Je veux juste faire un petit tour, voir l’horizon sans qu’il ne soit masqué par de hauts murs !

Une fois la courte balade effectuée, l’air glacé respiré à plein poumon, Lilia et Jérémie ramenèrent le vieil homme à l’hospice et repartirent vers Saint-Pétersbourg.

Enfin les lumières de Peter se rapprochèrent. En ce début de soirée d’octobre, elles apparurent comme un phare planté en pleine mer, une balise vers laquelle on devait se diriger pour ne pas se perdre. Jérémie fut, lui aussi, soulagé d’arriver dans la banlieue de la ville de Pierre. Le regard perdu dans les scintillements urbains, Lilia repensa au sourire édenté de Boris Zemkin et réprima un rire qui ressembla à un éternuement. Quittant des yeux la grande artère faiblement éclairée, Jérémie lui jeta un bref coup d’œil interrogateur. L’éternuement rieur de la jeune femme se transforma alors en hoquet. Avant de pouvoir s’expliquer, Lilia dut refréner les sursauts qui agitaient ses épaules et son ventre. Mais la gaieté de la jeune femme se transmit à Jérémie avant même ses explications et il se mit à rire à son tour. Ne pouvant articuler que difficilement, Lilia mima le sourire et l’expression joviale de Boris Zemkin apparaissant derrière eux puis la surprise de Jérémie.

De retour, Jérémie proposa à Lilia d’aller manger au restaurant de l’hôtel. La salle à manger était une petite pièce, décorée de belles photos nocturnes de Saint-Pétersbourg, sous la pluie, la neige ou dans le brouillard. Les clichés étaient toujours un peu flous et donnaient l’impression d’avoir été pris à travers une larme. L’hôtel était peu fréquenté à cette époque de l’année.

Lilia avança dans une salle presque vide. Elle se dirigea vers Jérémly qui était installé à une table près d'une fenêtre. Celle-ci donnait sur une cour intérieure appartenant à l'hôtel et l'on pouvait y voir les fenêtres éclairées de quelques-unes des chambres.

Pendant le repas, les deux jeunes gens discutèrent tranquillement, comme deux amis autour d'une table. Ils avaient commencé leur dîner en portant un toast arrosé de vodka puis Lilia avait opté pour une solianka, une soupe avec quelques morceaux de viandes, de légumes, tandis que Jérémly avait pris un borchtch, fameuse soupe à la betterave. La serveuse leur avait apporté quelques cornichons *malossol*. Il suffit que Lilia en portât un à sa bouche pour que des réminiscences de soirées entre amis pendant lesquelles la vodka coulait à flot lui reviennent. Les chansons résonnaient dans la pièce et les *anekdoti* fusaient de part et d'autre.

– Bon, finit par dire Lilia, on va peut-être pouvoir tenter quelque chose...

Jérémly sembla ne pas comprendre puis se rappela.

– Vraiment je crois que cette histoire est intéressante et je ne suis pas le seul à le penser, expliqua-t-il, le docteur Charpin, ce psychiatre dont je t'ai parlé, m'a encouragé à mener une petite enquête mais je ne savais pas comment m'y prendre c'est pour cela que je t'ai appelée. Nous avons parlé avec le directeur, enfin le docteur Charpin l'a fait. Comme je te l'ai dit, le directeur n'est pas vraiment contre. Je sais que tu es encore dubitative mais je sais aussi que tu ne serais pas venue si tu n'avais pas été intriguée, même si tu n'es pas venue jusqu'ici uniquement pour cette femme mystérieuse.

La perspicacité de Jérémly fit sourire Lilia.